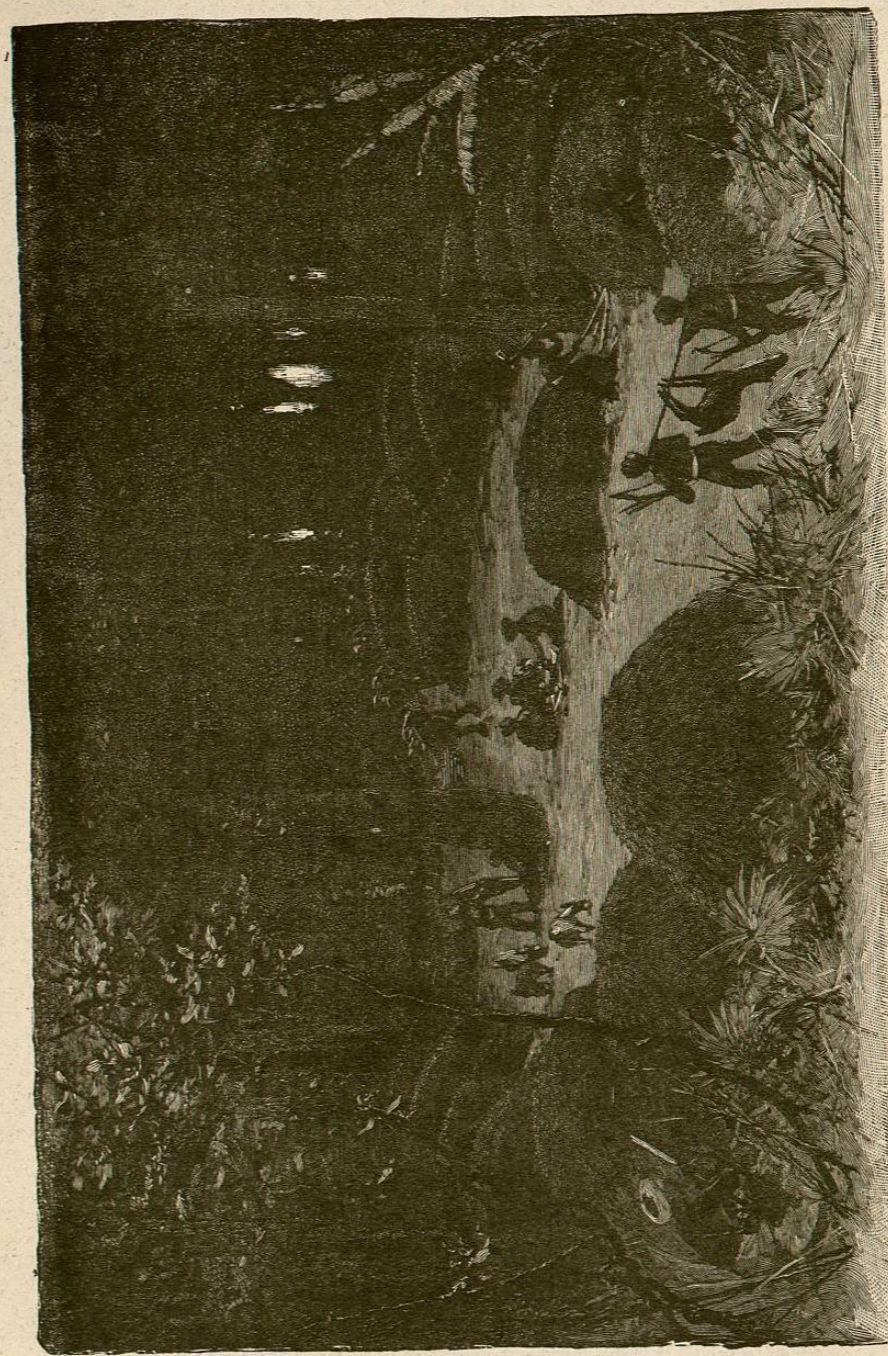


disposés, ils se liguent avec leurs voisins du moment et ne sont pas alliés à dédaigner. La flèche combat la sagette, le venin lutte contre le poison, la ruse se mesure avec l'astuce; le succès final est presque toujours pour la tribu amie des lilliputiens. Leurs proportions minuscules, leur agilité, leur malice, surtout leur pratique des bois en font de redoutables adversaires, et les peuplades agricoles savent fort bien qu'en penser. Nul doute qu'elles ne soupirent souvent après le départ de ces hôtes encombrants auxquels, en retour de maigres redevances en fourrure ou en gibier, ils doivent laisser libre accès aux cultures, bananeraies et jardins. Chaque nation a ses parasites, et les tribus de la grande forêt centrale ont beaucoup à souffrir de ces cruels petits hommes qui s'attachent à elles comme la glu et les flattent pour en être bien nourris, tout en les ruinant par leurs extorsions et pilleries.

Les huttes des pygmées témoignent d'un certain goût. Ce sont des constructions basses dont la forme rappelle assez bien la moitié d'un œuf coupé en long. Les portes, hautes de 60 à 90 centimètres seulement, sont situées à chaque extrémité; ils éparpillent les cases sur une circonférence plus ou moins irrégulière, au centre de laquelle ils réservent une place pour celle du chef de la famille. A 100 mètres environ, et sur chaque sente qui s'éloigne du village, on voit une guérite exiguë, juste assez vaste pour contenir deux de ces petits hommes et dont la porte ouvre sur la route.

D'après ce que nous savons de ces fils de la forêt, si jamais des caravanes indigènes prennent le chemin, par exemple, d'Ipoto à Ibouiri, elles ne manqueront pas d'être considérablement allégées avant d'arriver à destination : il y a dix grandes clairières entre ces deux établissements et, sur la route de chacune, deux campements de pygmées; ce serait donc vingt fois le péage en sel, tabac, fer, rotin, ornements de bambou, couteaux, haches, doloires, lances, flèches, anneaux, etc., qu'il faudrait acquitter. Vu les innombrables droits d'octroi et autres contributions qu'exige ce parcours de 150 kilomètres, nous ne sommes pas surpris que les habitants d'Ipoto n'aient jamais entendu même le nom d'Ibouiri. De ces entraves apportées à la libre circulation résultent la diversité des dialectes et l'ignorance absolue des captifs relativement à des stations situées à une trentaine de kilomètres.



Les pygmées chez eux.

Comme nous l'avons dit déjà, il existe deux types de nabots absolument distincts au point de vue du teint, de la conformation de la tête et des caractéristiques faciaux. Que les Batoua et les Ouamboutti aient ou non la même communauté d'origine, ils diffèrent autant que le Turc et le Scandinave. Les Batoua ont la tête allongée, le visage étroit, de petits yeux rougeoyants et rapprochés, ce qui leur donne une mine de furet, en dessous, anxieuse et refrognée. Les Ouamboutti ont la face ronde, les grands yeux de la gazelle, très distants, le front découvert, un air de franchise absolue, la peau d'une riche coloration jaune ivoire. Ils occupent le sud du district, les Batoua tiennent le nord, mais ces derniers s'étendent vers le Sud-Est jusqu'aux forêts d'Aouamba sur les deux rives de la Semliki et à l'Est de l'Itouri.

La vie, dans leurs villages sous bois, est à peu près celle des cultivateurs. Les femmes amassent le combustible et les provisions; les hommes chassent, guerroient et dirigent la politique. Le gibier ne manque jamais, et, en dehors de la préparation des fourrures, des cuirs ou des plumes, il faut encore fabriquer des filets pour le poisson ou des pièges pour les menus hôtes de la forêt. Les plus jeunes doivent s'exercer sans cesse au tir, car nous n'avons jamais traversé un bourg sans trouver bon nombre d'arcelets et de fléchettes à pointe mousse. On fait aussi un usage abusif de la hache, si nous en jugeons d'après les arbres sur lesquels le tranchant en était essayé. A 500 mètres environ de chaque campement ouamboutti, des figures taillées à facettes plus ou moins géométriques indiquent une résidence de nains.

En mon absence, deux Égyptiens, un caporal et un gamin d'environ quinze ans, l'un et l'autre presque blancs, nous furent enlevés près du fort Bodo. Nous n'avons jamais pu découvrir ce qui leur advint. Je suppose qu'après leur capture on a dû les emmener, comme jadis les Nasamons d'Hérodote, au campement des pygmées. Je me suis souvent demandé quelles ont dû être leurs impressions quand ils se sont trouvés au milieu des Ouamboutti : quelque chose, sans doute, comme celles du navigateur Robert Baker en l'an de grâce 1562 :

Sont-ils de la cannibale malegent, — Ne le savons, et si telle en est l'aventure, — A la marmite requerront les crestiens aler, à la marmite bonnement.

Tout nudz ilz pourmament soi de ci de là, — A leur guise ne sçaurions perambuler, — Sans drapz ne habillement aucun.

Comme bestes font en la sylve, — De fulles ilz desjument, de raisses ilz disnent, — Emmi ces païens qui voudrait vivre de tel selvage past!

Un des poisons dont les tribus frontières barbouillent la pointe de leurs armes, activant ainsi l'œuvre de mort, est un enduit noirâtre, de l'aspect et de la consistance de la poix. Si l'on peut s'en rapporter au dire des femmes indigènes, il proviendrait d'un arum, plante à larges feuilles, très commune et très abondante entre le fort Bodo et Inde-souma. L'odeur du poison encore frais rappelle celle des vésicatoires dont on se servait en notre jeune temps. Nul doute que ce toxique ne soit mortel. Il tue les éléphants aussi infailliblement qu'une balle explosible. Les vastes approvisionnements d'ivoire d'Ougarrououé, de Kilonga Longa et de Tippou-Tib témoignent que la chasse aux éléphants et autre sauvagine est la principale occupation de ces chasseurs. Tout guerrier adulte a une ceinture ou une bandoulière en cuir de buffle pour y suspendre dague et couteau. Toute mère pour porter son enfant, et toute femme pour porter sa corbeille, passe à son front une large courroie qui retient le fardeau.

Pour plus de prudence, la mixture mortelle ne se cuisine pas dans le village même. C'est au milieu des halliers qu'on la prépare, qu'on l'étend en couches épaisses sur la flèche de fer ou de bois dur, dont la moindre aspérité est enduite soigneusement. A Avissibba, nous découvrîmes, sous les pieux qui soutenaient le faitage, quelques paniers pleins de fourmis rouges desséchées, dont l'aspect me remit en mémoire celui d'un autre poison mortel, couleur mastic, que j'avais vu sur d'autres flèches. Il y a tout lieu de croire que les Avissibba l'obtiennent en pulvérisant ces insectes, qu'ils mêlent ensuite à l'huile de palme. Une seule de ces fourmis vous gratifie d'une ampoule du même diamètre qu'un liard : que ne peut effectuer, introduite dans une blessure, l'essence concentrée d'une multitude de ces venimeuses bestioles ! Si ce pâle poison a l'origine susdite, certes les ingrédients ne manquent pas aux nabots : les longues fourmis noires, par exemple, qui infestent l'arbre à couleuvre, et dont la morsure équivaut à l'application d'un fer rouge !

Quand ces poisons sont à l'état frais, les effets en sont

rapides. Faiblesse excessive, palpitations de cœur, nausées, pâleur extrême; la sueur perle sur tout le corps en grosses gouttes et le malheureux blessé ne tarde pas à expirer. J'ai vu mourir en une minute un de mes hommes, piqué, comme d'une fine épingle, par une flèche qui traversa le bras droit et se planta dans la poitrine. Un de mes chefs de caravane succomba une heure et un quart après avoir été frappé; une femme, après vingt minutes; une de ses camarades n'avait pas été transportée à 100 mètres qu'elle avait rendu le dernier soupir; un de nos hommes mit trois heures pour mourir, et deux autres plus de cent heures. Ces écarts de durée dans l'évolution du virus sont dus à la fraîcheur ou à la siccité du produit. On avait lavé, sucé, injecté la plupart de ces plaies, mais quelque parcelle toxique était sans doute restée au fond.

Pour neutraliser les ravages de ces poisons, du moins tant que nous ne connaissons pas l'antidote qu'emploient les indigènes, il faut faire prendre au patient une forte dose d'émétique et recourir à la succion et à des injections hypodermiques avec une solution très concentrée de carbonate d'ammoniaque. Il se pourrait que la morphine, à des doses plus fortes que je ne me permettais d'administrer, fit avorter les terribles spasmes tétaniques, avant-coureurs de la mort.

Comme il n'y a pas de graminées dans toute l'étendue de la forêt, les naturels auraient grand mal à couvrir leurs huttes, n'était le feuillage précieux du phrynium, très abondant sous bois. Ses feuilles, de 50 à 50 centimètres, croissent sur des tiges minces et droites, hautes de 1 m. 50 à 2 m. 10; elles servent avec les tiges à la construction des cases et paillettes. Le fruit rappelle notre cerise; on n'en mange pas le péricarpe, mais le noyau apaise tant soit peu les tiraillements d'estomac.

La sylve abonde en fruits sauvages et variés, qui ont soutenu notre existence pendant nombre de jours. Nous devons beaucoup à un très bel arbre, à port majestueux, à feuilles petites, commun le long des rives méridionales de l'Itouri entre le 50° et le 51° degré de longitude est. Ses gousses, longues de 25 centimètres, contiennent quatre fèves cordiformes, qu'on appelle *makouémé*; elles ont plus de 5 centimètres de long sur 25 millimètres de large et plus d'un centimètre d'épais-

seur; le tégument externe, couleur tourterelle, est doublé intérieurement d'une fine pellicule rougeâtre. Dépouillée de ses deux enveloppes, la fève peut être écrasée, concassée ou bouillie entière; peut-être vaut-il mieux la broyer pour aider à la digestion, car elle est un peu coriace. Les pygmées nous firent part de leurs expériences, et sur ce chapitre ils doivent être bien renseignés, car, pendant leurs courses errantes, le makoumé est souvent leur seule ressource.

Dans le voisinage de ces papilionacées de haute marque, croît, d'ordinaire, le faux arbre à pain, appelé *fenessi* par les Zanzibari et dont le fruit, délicieux et rafraîchissant, atteint à peu près le volume d'une pastèque.

En remontant l'Itouri de 1° 6' à 1° 47' de latitude nord, nous trouvons souvent des *spondia* ou prunes de porc, fruits jaunes, odorants, à gros noyau, puis une sorte de poire portée par une plante sarmenteuse qui produit du caoutchouc; en dépit d'un parfum suave, elle nous causa d'assez graves indispositions. N'oublions pas une pomme sauvage, insipide et douceâtre qui nous a rendu des services, non plus que des noix rappelant les marrons d'Inde, dont nous ne prétendons pas faire l'éloge, mais auxquelles les pygmées ne sont pas indifférents. Outre les noyaux des baies du phrynium, nous avons les beaux fruits rouges de l'amome, dont les capsules renferment une pulpe acidulée et ces « graines de paradis » introduites pour la première fois en Angleterre en 1815. Les drupes du calamus ou rotang appartenant à la famille des palmiers peuvent encore se manger, mais ne sont guère faciles à cueillir. Les figues ne sont pas bonnes; pourtant nous n'étions pas difficiles, et rien n'est à dédaigner qui « trompe la faim ». Nous mâchions jusqu'à la noix de kola, bien plus, il faut l'avouer, pour la santé de nos bronches que pour calmer les tourments de l'estomac.

Du reste, disons-le, il a fallu parfois se contenter de fourmis blanches, de limaces — non pas l'affreuse limace grise — d'escargots, tortues, campagnols rôtis; quelquefois nous prenions des silures. Les animaux domestiques des indigènes sont des chèvres de race élégante, des chiens, parias d'ordre inférieur, de robe aux nuances variées. Nous n'avons vu qu'un seul chat, un chat à fourrure tigrée, encore était-il tenu en cage.

J'ai noté un fait singulier : alors que beaucoup de nos Madi

étaient infestés de filaires — ou vers de Médine, vers de Guinée, — ce qui les rendait absolument impropres à tout travail, — pas un des Zanzibari n'en souffrait. Les Madi n'employaient d'autres remèdes que de simples frictions de graisse ou d'huile sur la tumeur, afin d'en déloger l'hôte. A une certaine époque, il se déclara une quinzaine de cas d'oreillons chez nos Zanzibari. Ils se contentèrent d'étendre de la pâte de farine sur les parties enflammées. Bon nombre de natifs, de Manyouema et de Madi non vaccinés furent victimes de la variole, tandis que, des trois Zanzibari attaqués, pas un ne succomba; deux d'entre eux ne furent même pas dispensés de leur labeur quotidien.

Dans mon ouvrage sur *le Congo et la fondation de son État libre*, j'ai parlé si longuement des produits de la forêt qu'il serait oiseux d'y revenir. Lorsqu'un chemin de fer aura été construit, ce qu'elle peut fournir au monde civilisé aura certes sa valeur au point de vue de l'exportation. Les indigènes, à commencer par ceux de Yambouya, se mettront bien vite à recueillir le caoutchouc, et quand un Européen intelligent leur aura montré les richesses de cette flore exubérante, il ne s'écoulera pas beaucoup d'années avant que d'autres concurrents envahissent les bords de la rivière silencieuse et appellent les tribus environnantes à suivre l'exemple des Babourou.